

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

PREMIÈRE PARTIE.

Le chemin du bonheur.

(Suite.)

Ma nouvelle protectrice, celle que je puis appeler ma vraie mère, puisqu'elle me regarda toujours comme son fils, avait une honnête aisance. Pendant la route, que pour la première fois je faisais sur son âne, elle fut si bien m'apprivoiser, qu'en arrivant j'étais tout-à-fait rassuré. Trois enfants, dont l'aîné pouvait avoir six ans, jouaient dans la cour de la ferme; ils me reçurent avec joie, et une demi-heure après je me trouvais, m'a-t-on dit, depuis, dans la poussière, comme si j'eusse été de la maison. Quel heureux âge que celui où du jour au lendemain on peut oublier le malheur! C'est la vie que se passèrent les dix-huit premières années de ma vie; il y a vingt et deux mois aujourd'hui que je suis sorti de cette ferme, et je la vois encore comme si j'y étais, avec son grand potager dont je connais chaque arbre, chaque pied de vigne, sa cour où j'aimais tant à jeter quelques poignées de maïs, au grand coq jaune et aux poules noires et blanches qui s'y roulaient au soleil. Une treille appuyée sur un figuier tortu, qui la nuit leur servait de perchoir, ombrageait le banc de pierre sur lequel la fermière disposait par paquets les légumes que le lendemain elle devait porter à la ville. L'âne, sans s'inquiéter de nos mille tracasseries, surveillait d'un œil paisible les apprêts du marché, allongeant les lèvres et maraîchant tantôt une carotte, tantôt une feuille de chou. Dans sa cage de bois blanc suspendue à la fenêtre de la chambre où nous dormions, un merle sifflait et sautait avec une persévérance qui prouvait en faveur de la force de ses jambes et de son gosier.

Le jardin avait bien son charme, avec ses petites allées bordées d'osette, dont les feuilles luisantes s'étalaient au soleil, sa haie de grenadiers à fleurs rouges, ses pomiers et ses pruniers en fleurs, ses carreaux dont chacun avait sa culture particulière, et que chaque soir, après le coucher du soleil, arrosait une eau courante tombant en cascade des auges d'un puits à roue dont, trois heures par jour, une mule les yeux bandés, faisait tourner le manège. C'était la notre champ de travail, et il fallait voir avec quel sérieux comique et plein de l'importance de nos fonctions nous aidions à récolter les pois verts, les haricots et les fraises. Nous portions les paniers vides, nous gourmandions la mule paresseuse, nous épluchions les salades. Il faut avoir vécu à la campagne pour comprendre combien on s'attache à une pareille vie: les plantes et les animaux y deviennent nos amis: on a une préférence pour tel ou tel arbre, on suit avec curiosité le développement des feuilles et des fleurs, on s'intéresse au moindre objet. Mon père travaillait rarement au jardin; les garances et les oliviers reclamaient tous ses soins. S'il y avait quelque rude labeur dans le domaine qui nous était assigné, il fouait à la journée au garçon de ferme, se réservant seulement d'examiner le soir exactement la tâche aurait été remplie.

C'était un homme sérieux, presque sévère, et, quoiqu'il fût très-bon, nous n'avions pas autant de laisser-aller avec lui qu'avec notre mère. On peut dire de lui que c'était l'homme du devoir: jamais je n'eus l'air de refuser un morceau de pain à un pauvre mendiant ni même un sans forces; mais il était impitoyable pour les vagabonds et les paresseux. Chaque dimanche, quoiqu'il y eût près d'une forte demi-lieue jusqu'au village le plus voisin, il partait pour la messe à cinq heures du matin avec son fils aîné, et rentrait aussitôt pour garder la maison pendant que le reste de son monde s'absentait à son tour. A trois heures, il nous lisait l'Évangile ou quelque livre édifiant; et ce jour-là, pour rien au monde il n'eût laissé toucher à un outil. Si quelque voisin plaisantait sur cette rigidité de principes, il se contentait de répondre: "Je n'ai

qu'un Maître qui m'a toujours bien traité, je ne veux pas me brouiller avec lui en travaillant quand il me donne congé." Dès le matin des jours de fête, nous mettons nos habits les plus neufs pour aller chez le Maître, comme il disait, et à chacun de nous il donnait un sou pour le premier pauvre que nous rencontrerions. Ma mère était la bonte même, occupée de ses devoirs, douce, simple et songeant sans cesse à nous depuis le moment où elle venait nous éveiller jusqu'à notre coucher. C'était elle qui nous apprenait nos prières du matin et soir; nous instruisant de nos devoirs tout en travaillant, et nous enseignait les premiers éléments de notre catholicisme.

Dès l'âge de huit ans, nous étions envoyés à l'école du village trois fois la semaine. Notre mère garnissait notre petit panier, et à sept heures du matin nous partions avec elle, précédés de Cocole chargée de légumes, babillant le long du chemin entre deux haies de buissons noirs et d'aubépines. Le soir nous revenions seuls comme de grands garçons, rapportant nos livres dans nos paniers vides, et aussitôt nous courions au jardin raconter comme quoi nous avions bien travaillé. Et quelle gloire le samedi quand nous rentrions avec la croix du mérite à la boutonnière! Cette fois nous recevions un baiser de plus sur nos grosses joues rouges, et le père nous racontait quelque jolte histoire après souper.

Quelques fois, quand le soleil était bien clair, que les alouettes chantaient, nous avions bien la tentation de faire, comme certains camarades, l'école buissonnière, mais l'idée du samedi nous retenait; puis le maître d'école, qui n'était autre que le vieux curé, était si bon; il nous faisait lire de si jolies choses! Et d'ailleurs on ne travaillait pas toujours: après l'étude venait la récréation sous les grands arbres devant la porte de l'église; nous jouions aux soldats. Le vieux prêtre, qui avait été sergent, commandait les manœuvres; c'était chaque jour quelque jeu nouveau: processions, combats, parades, cache-cache, colin-maillard, billes et toupies. Aussi, tandis que les autres enfants ne vont qu'en pleurant à certaines écoles, et qu'ils en reviennent le soir les oreilles rouges et le cœur gros, sans avoir rien appris, nous allions à la nôtre par partie de plaisir; nous en sortions dispos et joyeux, nous éparpillant avec nos cris et nos rires comme une volée d'hirondelles; et lorsqu'arrivait la fin de l'année, nous étions nous-mêmes tout surpris de nos progrès. Pour ma part, à neuf ans, je lisais couramment, et André, âgé de deux ans de plus que moi, savait en outre écrire et compter. Il avait pris le travail au sérieux, lisant toute la journée les livres que lui prêtait notre professeur, ceux surtout qui parlaient de voyages et de combats. Le curé, très-bon juge en fait de vocation, conseilla à ma mère de le mettre au collège de Dranguignan. Mon père eût mieux aimé le garder auprès de lui pour lui enseigner à conduire une ferme; mais, voyant sa répugnance, il donna son consentement. Nous pleurâmes beaucoup à son départ, et nous le conduisâmes jusqu'au village, où il prit congé de nous, et partit à cheval avec mon père, nous promettant bien de nous écrire et de ne pas nous oublier. Le premier soir, la maison nous parut bien triste; et quand le lendemain Louis, Georges et moi, repûmes le chemin de l'école, nous avions les yeux rouges encore. Deux jours après, mon père revint: nous l'interrogeâmes de questions sur le long voyage d'André, il nous semblait qu'il fût au bout du monde. Le dimanche suivant, en revenant de l'église, nous rencontrâmes un homme à cheval portant en sautoir un large portefeuille de cuir.

— N'y a-t-il rien pour moi? lui cria notre mère.

— Comment vous nommez-vous, ma petite dame?

— Elisa Lambestq, pour vous servir.

Il arrêta sa mule, déboucla son portefeuille.

— Rien pour vous, ma petite dame; ce sera pour une autre fois.

Et il s'éloigna.

Nos cœurs se serrèrent, nous avions tant compté sur cette lettre!

Nous rentrâmes tout tristes à la maison.

— Eh bien! les nouvelles? demanda le père.

— Il paraît qu'il n'a pas écrit, dit la mère.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.